

## Jeudi 18 avril 2019 - Jeudi Saint - C

1ère lecture : Prescriptions concernant le repas pascal du livre de l'Exode 12, 1-8.11-14

**Psaume : La coupe de bénédiction est communion au sang du Christ**

2ème lecture : « Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur » (1 Co 11, 23-26)

## Evangile de Jésus-Christ selon Saint Jean 13, 1-15

*« Il les aima jusqu'au bout »*

### **Homélie du Père Miguel Roland-Gosselin, jésuite, Eglise Saint-Ignace, Paris 6<sup>ème</sup>**

Ce soir commencent donc les trois jours les plus saints, le Triduum Pascal. Nos frères juifs, de leur côté, ouvriront demain la semaine de Pessah, la Pâque. Ils reproduiront le repas dont nous avons entendu la description au livre de l'Exode et ils mangeront l'agneau pascal. Le père de famille se lèvera pour raconter à ses enfants comment le peuple d'Israël fut libéré après des siècles d'esclavage. Peut-être fera-t-il remarquer qu'à bien y réfléchir, l'agneau pascal a un petit goût amer. Tous les ans il vient nous rappeler, pauvre agneau innocent, qu'il fut sacrifié pour notre délivrance. S'il a sauvé les enfants d'Israël par le signe de son sang qui marquait nos maisons, d'autres victimes ne furent pas épargnées cette nuit-là : les premiers-nés d'Égypte. L'agneau innocent garde le souvenir d'une violence dont il faudra bien sortir un jour. Merci au peuple juif d'entretenir vivante cette vieille histoire.

Dans notre Pâque chrétienne, il n'y a plus d'agneau sur la table. Il n'y a que du pain et du vin. Rien d'autre qu'une nourriture pacifique qui n'exige plus que le sang ait coulé. Rien d'autre que « le fruit de la terre et du travail des hommes », toute l'œuvre de la création rassemblée dans le pain et le vin, pour nourrir nos cœurs et qu'ils vivent en paix. Jésus a choisi un beau geste ce soir-là. Pourtant, l'agneau immolé, l'agneau unique et véritable, nous savons qui il est. C'est lui, Jésus, dont le sang marquera le peuple nouveau. Et l'agneau va bel et bien être rompu, déchiré et partagé en nourriture. Dans le geste de la fraction du

pain, que Jésus inaugure ce soir, c'est sa mort qui est anticipée, symboliquement signifiée. Ou plutôt, par ce geste symbolique de la plus haute vérité, Jésus exprime son consentement, la décision qu'il prend de ne pas opposer la violence à la violence. Son sang va couler, il se laissera saisir et condamner, il choisit de prendre sur lui toute la violence qui nous déchire depuis la nuit des temps, sans lui opposer une légitime colère de Dieu ; elle nous aurait écrasés. Dieu choisit la douceur, il choisit la seule voie qui lui convienne, qui est d'aimer « jusqu'à l'extrême ». Ce soir, sous la forme du pain et du vin présentés en offrande de réconciliation, nous voyons à l'œuvre la toute-puissance de Dieu : rien d'autre que l'amour.

Nous prenons le pain et le vin, nous acceptons d'y communier. Nous reconnaissons par le fait même la folie de nos violences et entrons dans le mystère de notre péché. Humanité malheureuse ! Pourquoi vas-tu demain tuer la vie à sa source ? Pourquoi n'en finis-tu pas de faire des victimes et par là de te détruire toi-même ? « *Serait-ce moi, Seigneur ?* » Le pain reçu en partage porte l'aveu de nos fautes, mais il porte surtout le pardon de Dieu. Jésus y a déposé sa vie, le don qu'il fait de sa vie, ce don d'amour qui est le mystère de Dieu. Quand nous communions dans la foi, nous sommes nourris de la substance même de Dieu qui pénètre toutes les fibres de notre être. Chacun dans son cœur est réconcilié, et tous ensemble nous devenons l'Église. L'Église, ferment d'une humanité entière réconciliée, se nourrira du pain et du vin jusqu'à la fin des temps. « *Faites cela en mémoire de moi.* »

« *Faites cela en mémoire de moi.* » Que faudra-t-il faire, Seigneur ? Entretenir ce mystère eucharistique, sûrement. Chaque dimanche, et chaque jour peut-être, accueillir l'actualisation de l'événement pascal, sans cesse renouvelé pour nourrir toutes les générations humaines. L'eucharistie, dont nous célébrons ce soir l'institution par le Christ, sera « source et sommet de la vie chrétienne ». Mais faut-il seulement l'eucharistie pour faire mémoire du Seigneur ? Vous savez, bien sûr, le coup de génie de l'évangéliste Jean, et son audace. Sur le mystère eucharistique, il a développé un long discours de Jésus, le magnifique chapitre 6 de son évangile, le « discours du pain de vie ». Moyennant quoi, à l'heure du dernier repas il se tait sur le pain et le vin et il nous rapporte la scène, équivalente sans doute, du lavement des pieds. « *C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous.* » Ainsi nous avons deux choses à faire, aussi urgentes et précieuses l'une que l'autre : partager le pain eucharistique, et revêtir le tablier de service. Il ne suffira pas de se nourrir de la vie du Christ ; il faudra encore que

nous donnions notre vie en nourriture comme il a donné la sienne. Faire mémoire de Jésus, c'est aimer.

Ce soir, Jésus en esquisse le geste. Geste d'abaissement et d'humilité. Geste de tendresse et d'hospitalité. Cette scène du lavement des pieds ouvre de belles pistes d'interprétation. Pour ma part, je m'interroge : pourquoi les pieds ? Auraient-ils comme tels une signification ? La Bible en suggère. « *Ils sont beaux, les pieds de celui qui court pour annoncer la bonne nouvelle de la paix* », chantait Isaïe, repris par Paul (Rm 10,15). L'homme court sur ses pieds, il court vers ce qu'il convoite ; vers la vie, ou bien vers la mort. « *Les pieds de l'homme sont agiles pour aller verser le sang* », dit encore Paul (Rm 3,15). Alors, choisirons-nous la vie, ou bien la mort ? Ce soir Jésus se met à nos pieds pour nous purifier, il veut purifier nos désirs et nos élans. Je l'imagine, pétrissant les pieds de Pierre, des Douze et de Judas, chacun les bénissant et les suppliant : Que vas-tu faire demain ? Où vont te porter tes pas ? Demain, dans le récit de la Passion, bien des gens vont s'agiter, bien des pieds vont courir vers le mensonge et à leur perte, mais ce soir la bonté de Dieu est passée devant. Elle aura le dernier mot.

*Miguel Roland-Gosselin, sj, Eglise Saint-Ignace, Paris 6<sup>ème</sup>*